title : Journal de l’Empire (1810-09-09), Théâtre français, *Les Femmes savantes*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1810/theatrefrancais/femmessavantes

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, Dimanche 9 septembre 1810.

created : 1810

language : fre

# Théâtre français. *Les Femmes savantes* [extrait].

Depuis que Mlle Emilie Contat s’est fait une réputation dans le rôle de la servante Martine par son jeu naïf et ferme, qui sait allier la grâce avec la rudesse villageoise, toutes les débutantes dans l’emploi des soubrettes veulent essayer le rôle de la servante Martine. Ce rôle a l’avantage d’être court et peu fatiguant : il n’a en quelque sorte qu’une scène ; mais cette scène est si comique, si brillante, si théâtrale, qu’il est presque impossible de n’y pas produire de l’effet.

Qu’on se figure la servante Martine occupant le milieu du théâtre, prenant le haut ton et se faisant écouter même des savantes bégueules qui l’ont chassée pour quelques méchants mots. La doctrine qu’elle prêche n’est ni philosophique ni démocratique : c’est avec beaucoup d’art et de goût que Molière, après avoir mis dans la bouche d’un courtisan ses idées sur le pédantisme et la sottise scientifiques, a choisi une femme du commun, une servante simple et grossière, pour lui faire débiter une morale si opposée à la galanterie de son siècle : il pouvait alors rejeter ce qu’il y a de peu délicat dans la doctrine, sur la condition du personnage ; il n’y avait qu’une servante qui pût dire :

Je somme

Pour céder le dessus en toute chose aux hommes,

dans un pays et dans un temps où l’esprit de la société était de tout céder aux femmes.

Depuis l’origine du monde et du mariage, le droit du plus fort, appuyé du secours des lois, a investi l’homme du pouvoir suprême dans le gouvernement de la famille ; mais depuis la même époque, la douceur, la finesse et la grâce du sexe faible l’ont rendu plus puissant encore que le sexe fort : la nature elle-même, de concert avec la raison, semble avoir partagé l’empire entre les deux sexes, en donnant à l’homme l’administration des affaires du dehors : et à la femme, le ministère intérieur et le gouvernement de la maison, toujours subordonné cependant à l’autorité du chef unique de la famille. Ces distinctions de maître et de maîtresse ne sont que des jeux de mots et des plaisanteries : il ne doit y avoir qu’un maître dans l’État et dans chacune des familles dont l’État se compose ; mais comme le fait est souvent très différent du droit, malgré les droits reconnus de l’homme, c’est la femme qui est le maître de la maison toutes les fois qu’elle a plus de tête, plus de fermeté et de caractère que l’homme : sous les rois fainéants, les maires du palais étaient rois. Ce renversement de l’ordre naturel st surtout très fréquent dans les sociétés très avancées, telles que la nôtre : l’extrême civilisation est très favorable aux usurpations des femmes ; l’esprit et les mœurs nationales, toujours plus fortes que des lois, affaiblissaient alors l’autorité maritale, et la rendent même ridicule.

Le couple de Martine et ses principes du gouvernement domestique d’un comique parfait, dans une maison où la femme fait les fonctions de l’homme ; mais il est bien étrange que cette femme philosophe, altière, impérieuse, irascible, qui a chassé sa servante pour quelques barbarismes et solécismes, supporte de sa part des impertinences bien plus fortes que des fautes d’orthographe, et ne l’arrête pas dès l’exorde de sa harangue sur l’autorité des hommes : ce sont là de ces concessions qu’il faut faire aux auteurs de comédies ; trop de sévérité sur la vraisemblance leur ôterait la faculté d’être comiques.

Mlle Fabre n’a point manqué de fermeté dans l’exposition de la doctrine de Martine ; elle y a mis de la force comique, a mis pas tout-à-fait assez de simplicité et de naïveté. Les femmes savantes ont un peu plus échauffé la fin de leur grande scène avec Trissotin. C’est à qui ne jouera pas ce personnage de Trissotin, parce qu’il est extrêmement avili : s’il n’était qu’un mauvais poète, un bel esprit ridicule, passe ; mais Molière en a fait un homme bas et lâche, un misérable qui sacrifie l’honneur à l’intérêt : menacé par sa future de certaine disgrâce conjugale, il compte pour rien la vertu, et pour toute la fortune de sa femme, et répond, en héros philosophe qui sait apprécier les choses humaines :

À tout événement le sage est préparé.

On pourrait faire un crime à Molière de ces odieuses personnalités, si Molière n’avait pas une excuse prête dans ce mariage même de Trissotin, fait pour dépayser les conjectures et déconcerter les allusions : car l’abbé Cotin, homme d’église et prédicateur du roi, ne pouvait pas se marier ; les traits satiriques sur la bassesse de Trissotin ne peuvent donc pas s’appliquer à l’abbé Cotin. Les comédiens les plus distingués ne dédaignent point le rôle du tartufe, le plus vil des scélérats, pourquoi rougissent-ils de celui de Trissotin ? Baptiste cadet s’est piqué parce qu’on lui reprochait un air niais, en contradiction avec le personnage : Trissotin est abandonné à Faure, qui le joue médiocrement, sans couleur et sans effet comique.

La scène de Vadius et de Trissotin, où les injures les plus grossières succèdent aux flatteries les plus insipides, est regardée très injustement par quelques-uns comme une caricature ; c’est la peinture la plus fidèle, comme la plus plaisante des auteurs de ce temps-là, dont les mœurs n’étaient point polies par l’usage du monde : les nôtres, répandus dans la société, savent mieux voiler leurs passions et observer les bienséances. On croit que Molière avait voulu jouer Ménage sous le nom de Vadius : rien n’est plus incertain. Ménage avait rendu une justice éclatante à Molière à la première représentation des *Précieuses* : c’était un homme de lettres très versé dans l’antiquité, mais dont le caractère naturellement brusque et dur avait contracté dans la solitude du cabinet une certaine âpreté sauvage ; il tenait chez lui des assemblées de savants, et même il allait quelquefois dans le monde : il était de la société de madame de Sévigné. Il ne faut pas que les ignorants fassent trophée du ridicule que Molière leur semble avoir jeté sur l’étude du grec : la connaissance de la langue et de la littérature du peuple le plus ingénieux et le plus poli, ne peut jamais qu’honorer un homme de lettres ; mais la vanité qu’un pédant tirait de cette connaissance, l’ostentation avec laquelle il l’étalait devant des femmes dans la société, et l’excessive importance qu’il y attachait, méritaient les railleries de Molière.